

heur, la gloire, tout enfin peut dépendre de quelques chiffons de papier comme ceux-ci ! Penser qu'avec 4,500 fr. on peut faire un grand homme ! . . . oh ! mes beaux billets de banque, mes protecteurs, mes bons génies, mes dieux ! Et il les embrassait . . . Honnête M. Vertman et moi qui ne pouvais pas souffrir les Allemands ! . . . la première nation du monde pour acheter des tableaux ! . . . Désormais je veux faire ma prière les yeux tournés vers le Rhin, comme les vrais croyants vers la Mecque, je veux apprendre à fumer et à aimer la choucroute ! . . . Mais où diable, Leblanc, as-tu déterré ce vertueux amateur ?

— Mon Dieu, un hasard ! je l'ai rencontré à l'Oléon ; nous avons parlé art, je t'ai cité ; il avait vu des toiles de toi chez les marchands, et il m'a demandé à te voir.

— Merci ; c'est toi qui as ouvert ma porte à une bonne fortune ; tu auras été mon Mercure ! Je veux te peindre en gilet de flanelle, le caducée à la main et les ailes rivées aux talons de tes bottes.

— Tu deviens fou.

— De joie, c'est possible ; quand on n'en a pas l'habitude ! . . . A propos, tu restes avec moi ? Je ne veux pas que ce jour finisse comme un jour ordinaire : nous dînerons chez Véry et je l'aurai une loge à l'Opéra.

— Tu ferais mieux de te faire soigner et de boire de la tisane de laitue.

— Eh ! au nom de Dieu, laisse-moi le temps de cuver ma joie ! tu ne comprends pas que je jouais mon avenir contre le diable, et que je viens de gagner la partie. Aujourd'hui, vois-tu, j'ai foi en moi, je me sens fort, puissant ; le roi de France ne me vient pas au coude. Partons. Je vais acheter une boîte de voyage, un chapeau de paille et un passeport.

Cinq jours après, Frédéric Garnier était sur la route de Marseille, où il allait s'embarquer pour l'Italie ; sa folle joie s'était calmée ; il en avait pris possession, et un sentiment de bonheur grave l'avait remplacé. Près de voir les chefs-d'œuvre dont la pensée avait occupé si longtemps ses rêves d'artiste, il éprouvait une sorte de sentiment inquiet comparable à celui de la jeune fille qui marche vers l'autel où l'attend son fiancé. Aussi lorsqu'on lui montra Gènes, sortant des brumes du matin, ne put-il retenir un cri : l'Italie était enfin devant lui ! Il visita successivement Florence, Pise, Naples, Venise et Rome, retrouvant partout, dans les musées,

dans les églises, dans la campagne, dans l'air, les sublimes traditions de l'art. Les premiers mois de son voyage furent consacrés à l'admiration ; mais bientôt le besoin d'imiter le saisit au milieu des œuvres de choix et de cette nature d'élite ; il se mit à peindre et s'aperçut de l'influence que l'aspect du beau avait déjà exercée sur lui. Son œil était devenu plus intelligent, sa main plus ferme ; je ne sais quelle incarnation de tout ce qui l'entourait l'avait pénétré à son insu ; il acheva en trois mois un tableau plus important que tous ceux qu'il avait essayés jusqu'alors, et l'expédia en France pour l'exposition qui allait s'ouvrir. Bien qu'il sentit vivement tout ce qui manquait à son œuvre, il espérait qu'elle serait remarquée et lui vaudrait quelques encouragements. Il attendit donc avec une fiévreuse impatience l'ouverture de cette espèce de concours où le public était appelé à juger. Il reçut enfin de Leblanc la lettre suivante :

« Voilà huit jours que les galeries sont ouvertes ; mais avant de t'écrire, j'ai voulu savoir ce que le public déciderait de ton œuvre. Sois heureux, frère, le public t'a compris ; le génie a forcé l'ignorance elle-même à l'admiration. Frère, bénie soit la mère qui t'a donné le jour, car la patrie lui devra une de ses gloires, et son fils sera grand parmi les hommes. Déjà une acclamation unanime s'élève sur ton passage : monte au capitole, triomphateur, sans t'occuper des injures que quelques soldats ivres chantent à la suite de ton char. Adieu, te voilà victorieux et tout puissant ; mais n'oublie point, César, que le premier j'ai su découvrir l'aurole autour de ton front !

HENRI LEBLANC.

« *Post-scriptum.* N'oublie pas de m'expédier, de Livourne, les cordes de violon et la pâte de macaroni que je t'ai demandées. »

Sauf le *post-scriptum*, qui était fort clair, Frédéric n'eut pas grand'chose à ce que lui écrivait son romantique ami. Il s'aperçut seulement, à la ponctuation étrange de sa lettre, divisée en versets comme une épître aux Corinthiens, que Leblanc venait de lire le *Dernier jour d'un Condamné*, et donnait pour le moment dans le dithyrambe. Par bonheur quelques autres lettres d'un style moins élevé et les journaux qu'il reçut lui confirmèrent le succès métophoriquement annoncé par Henri : il apprit que son tableau l'avait placé, d'un seul coup, au côté des maîtres les plus illustres et avait suffi